

Théâtre de la Commune
Centre Dramatique National d'Aubervilliers
direction Didier Bezace

ABÉCÉDAIRE



Idéals

Saison 2008/2009

Les Petits Cahiers de la Commune

ABÉCÉDAIRE

Idéals

Cette édition a été réalisée grâce au soutien du Conseil Général de la Seine-Saint-Denis.

Nous remercions également les maisons d'édition qui nous ont autorisés à reproduire les textes choisis.

AVANT-PROPOS

On ne pourrait pas faire mieux ! Tel est bien le sens du mot *idéal*, lançant ainsi un défi à la perfection qu'il est quelquefois périlleux de relever. L'idéal n'est pas humain, à moins pour l'homme de se confondre avec les dieux.

Alors pourquoi nous est-il si nécessaire sinon indispensable ? Peut-être parce que, à notre échelle, il nous élève un peu, nous fait relever le regard, nous donne une direction, nous conditionne, nous motive, nous laisse entrevoir qu'au *pire* on peut répondre par le mieux. L'idéal est aussi un antidote. Le théâtre et la littérature se sont largement fait l'écho, en ce sens, de nos désirs et de nos comportements.

Même si au bout du compte il peut se révéler n'être qu'une utopie ou une simple illusion, il n'aura jamais cessé, entre-temps, de nous faire agir. Ça n'est pas forcément l'idéal mais ça n'est pas si mal.

Bonne lecture et bonne soirée.

Laurent Caillon

A

ABSOLUMENT

Il y a dans chaque cœur une telle faim d'absolu qu'on a confondu fréquemment l'éternité, qui serait un absolu intemporel, avec l'immortalité, qui n'est qu'un perpétuel sursis et une longue suite de vicissitudes. Je comprends qu'on désire l'absolu et je le désire aussi. Mais qu'a-t-on besoin d'aller le chercher si loin : il est là, autour de nous, sous nos pas, dans chacun de nos gestes. Nous faisons de l'absolu comme M. Jourdain faisait de la prose. Vous allumez votre pipe et c'est un absolu ; vous détestez les huîtres et c'est un absolu ; vous entrez au Parti communiste et c'est un absolu. Que le monde soit matière ou esprit, que Dieu existe ou qu'il n'existe pas, que le jugement des siècles à venir vous soit favorable ou hostile, rien n'empêchera jamais que vous ayez passionnément aimé ce tableau, cette cause, cette femme, ni que cet amour ait été vécu au jour le jour ; vécu, voulu, entrepris ; ni que vous vous soyez entièrement engagé en lui. Ils avaient raison nos grands-pères qui disaient, en buvant leur coup de vin : « Encore un que les Prussiens n'auront pas. » Ni les Prussiens, ni personne. On peut vous tuer, on peut vous priver de vin jusqu'à la fin de vos jours : mais ce dernier glissement du bordeaux sur votre langue, aucun Dieu, aucun homme ne peut vous l'ôter. Aucun relativisme. Ni non plus le « cours éternel de l'histoire ». Ni la dialectique du sensible. Ni les dissociations de la psychanalyse. C'est un événement pur, et nous aussi, au plus profond de la relativité historique et de notre insignifiance, nous sommes des absolus, inimitables, incomparables, et notre choix de nous-mêmes est un absolu.

Jean-Paul SARTRE,
Écrire pour son époque,
in *Œuvres*, non publié en volume,
référéncé dans Michel CONTAT et Michel RYBALKKA, *Les Écrits de Sartre*,
© Éditions Gallimard, 1970.

B

BOUILLONNEMENT

Charleville (Ardennes),
le 24 mai 1870.

Cher maître,

Nous sommes aux mois d'amour ; j'ai *presque* dix-sept ans. L'âge des espérances et des chimères, comme on dit – et voici que je me suis mis, enfant touché par le doigt de la muse – pardon si c'est banal – à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes – moi j'appelle cela du printemps.

Que si je vous envoie quelques-uns de ces vers, – et cela en passant par Alph. Lemerre, le bon éditeur, – c'est que j'aime tous les poètes, tous les bons Parnassiens – puisque le poète est un Parnassien – épris de la beauté idéale ; c'est que j'aime en vous, bien naïvement, un descendant de Ronsard, un frère de nos maîtres de 1830, un vrai romantique, un vrai poète, Voilà pourquoi, – c'est bête, n'est-ce pas, mais enfin ?...

Arthur RIMBAUD,
lettre à Théodore de Banville,
in *Lettres de sa vie littéraire*,
© Éditions Gallimard, 1931 ; Collection L'Imaginaire, 1990.

C

COMPARAISON

Dis donc, Théo, as-tu déjà été amoureux ? Je te le souhaite, car, crois-moi, les petites misères inhérentes à l'amour ont leur valeur. On se trouve parfois plongé dans la désolation ; pour un peu, on se croirait en enfer à certains moments, mais au-dessus il y a quelque chose de bien meilleur. On peut distinguer trois degrés :

1° : Ne pas aimer et ne pas être aimé.

2° : Aimer et ne pas être aimé¹.

3° : Aimer et être aimé.

Eh bien, je prétends que le deuxième degré vaut mieux que le premier, mais que le troisième, c'est « ça ».

Vincent VAN GOGH,
lettre à Théo, novembre 1881,
in *Correspondance complète de Vincent Van Gogh*,
traduit par Louis Roëdlandt,
© Éditions Gallimard, 1960.

¹ c'est mon cas.

D

DIAMANT

Pour comprendre l'honneur et éclairer son sens, il est nécessaire de poser au préalable des instruments conceptuels : c'est à la notion d'idéal qu'on est alors renvoyé ; celle-ci n'est pas facile à saisir, contrairement à ce que l'on pourrait croire. L'idéalisation est une expérience commune, à laquelle personne n'échappe : c'est le processus par lequel le sujet confère la perfection à l'objet. C'est donc un état où les qualités prêtées à l'objet sont magnifiées, et placent celui-ci dans une situation d'exception, lui attribuant l'excellence. L'idéalisation renvoie à un horizon d'implicites, de sous-entendus, qui vont tous dans le sens d'un absolu que l'objet incarne, doté de valeurs suprêmes. On saisit intuitivement comment une telle projection tend à se délivrer des imperfections de la matière, et de la chair, et à se situer au-dessus du conflit des désirs.

André GREEN,
L'Honneur et le narcissisme,
entretien avec André GREEN,
in *Revue Autrement* ; Série Morales n° 3, mars 1991,
© Éditions Autrement, 1991.

E

ENLACÉS

Tu viens juste d'avoir quatre-vingt-deux ans. Tu es toujours belle, gracieuse et désirable. Cela fait cinquante-huit ans que nous vivons ensemble et je t'aime plus que jamais. Récemment je suis retombé amoureux de toi une nouvelle fois et je porte de nouveau en moi un vide dévorant que ne comble que ton corps serré contre le mien. La nuit je vois parfois la silhouette d'un homme qui, sur une route vide et dans un paysage désert, marche derrière un corbillard. Je suis cet homme. C'est toi que le corbillard emporte. Je ne veux pas assister à ta crémation ; je ne veux pas recevoir un bocal avec tes cendres. J'entends la voix de Kathleen Ferrier qui chante « Die Welt ist leer, Ich will nicht leben mehr » et je me réveille. Je guette ton souffle, ma main t'effleure. Nous aimerions chacun ne pas avoir à survivre à la mort de l'autre. Nous nous sommes souvent dit que si, par impossible, nous avions une seconde vie, nous voudrions la passer ensemble.

André GORZ¹,

Lettre à D.,

© Éditions Galilée, 2006.

¹ André Gorz a mis fin à ses jours à 84 ans, avec sa femme Dorine, atteinte d'une grave maladie, le 22 septembre 2007 dans sa maison de Vosnon dans l'Aube.

F

FAST FOOD

Mais on sait aussi que l'identification est la première forme de l'amour et qu'il est donc vrai que l'on devient au moins partiellement ce que l'on aime. Ainsi voit-on surgir entre les visages fanés de couples qui paraissent millénaires quelque surprenante ressemblance, comme née d'une tardive et apparente inversion des sexes, accomplissant le pari tardif d'une parfaite interchangeabilité. Il y a, dans l'identification à l'autre, une fondamentale ambivalence qui tient ensemble une irrépressible fascination et une tendance à la dévoration. En ce sens, on peut dire que tout rapport amoureux est teinté de cannibalisme.

Il n'est pas nécessaire que l'identification porte sur la totalité des traits de l'autre individu. Le plus souvent, quelques traits ou même un seul suffit à déclencher le travail d'idéalisation, la pulsion se chargeant par sa violence d'extrapoler le trait choisi, de façon qu'à travers un seul attribut, ce soit la personne entière – et avec tout ce qui y résiste – qui se trouve idéalisée.

Françoise DE GRUSON,
La Langue étrangère,
in *Revue Autrement* ; Série Mutations n° 105, mars 1989,
© Éditions Autrement, 1989.

G

GLISSEMENT

Au forum, la frime, à l'autel, l'authentique ? Dieu pour les âmes, l'argent pour les corps, ceci compensant cela. C'est l'idéal du possédant. Ce cynique équilibre entre indécence matérialiste au temporel et déférence cléricale au spirituel soulagerait nos élus de leurs obligations d'instruire et d'élever l'esprit public en payant d'exemple. Ce grand écart est possible dans un pays-église, formé au moule biblique, où neuf citoyens sur dix croient en l'Être suprême et où l'Évangile peut faire contrepoids au *big money*. La France, où un citoyen sur dix reconnaît l'Inconnaissable, n'est pas la « *One Nation under God* ». Les civilisations ne se délocalisent pas comme de stock-options ou des serials télévisés – anglicismes désormais de rigueur. Fin des Chênes qu'on abat, à La Boisserie, face à la forêt mérovingienne. « *S'il faut regarder mourir l'Europe, regardons : ça n'arrive pas tous les matins. – Alors, la civilisation atlantique arrivera...* » Encore une prophétie gaullienne confirmée ? Le divin atlantisme désormais à l'honneur donne congé à une tradition républicaine biséculaire au nom d'une tradition théodémocratique inexportable.

Régis DEBRAY,
Malaise dans la civilisation,
in *Le Monde*,
vendredi 25 janvier 2008.

H

HORIZON

Utopie et désenchantement, plutôt que de s'opposer, doivent se soutenir et se corriger mutuellement. La fin d'utopies totalitaires n'est libératrice que si elle s'accompagne de la conscience que le salut, promis et non réalisé par ces utopies, doit être, non pas tourné en dérision, mais cherché avec plus de patience et de modestie, en sachant bien qu'on ne possède aucune recette définitive. Trop de déçus des utopies totalitaires défuntes, enragés plutôt que mûris par le désenchantement, élèvent une voix arrogante pour railler bien haut les idéaux de solidarité et de justice dans lesquels ils avaient cru aveuglément. L'exubérance avec laquelle souvent on fête la chute de l'État social au lieu d'en étudier les défauts évidents pour les corriger est significative de cette incapacité d'unir utopie et désenchantement. Il était ridicule, en 1929 ou dans les années 70, de croire que le capitalisme était à l'agonie, et il est ridicule de croire aujourd'hui que la forme actuelle de son triomphe constitue l'ordre définitif du monde.

Claudio MAGRIS,
Utopie et désenchantement,
traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau,
© Éditions Gallimard, 2001.

I

ILLUMINATION

Ah ! mon frère, quelquefois je sais tellement bien ce que je veux. Je peux bien dans la vie et dans la peinture aussi me passer de bon Dieu, mais je ne puis pas, moi souffrant, me passer de quelque chose plus grand que moi, qui est ma vie, la puissance de créer.

Et si frustré dans cette puissance physiquement, on cherche à créer des pensées au lieu d'enfants, on est par là bien dans l'humanité pourtant.

Et dans un tableau je voudrais dire quelque chose de consolant comme une musique. Je voudrais peindre des hommes ou des femmes avec ce que je ne sais quoi d'éternel, dont autrefois le nimbe était le symbole, et que nous cherchons par le rayonnement même, par la vibration de nos colorations.

Vincent VAN GOGH,
lettre à Théo, septembre 1888,
in *Correspondance complète de Vincent Van Gogh*,
traduit par Louis Roëdlandt,
© Éditions Gallimard, 1960.

J

JUSQU'AU-BOUTISME

« Pour que la vieillesse ne soit pas une dérisoire parodie de notre existence antérieure, il n'y a qu'une solution, c'est de continuer à poursuivre des fins qui donnent un sens à notre vie : dévouement à des individus, des collectivités, des causes, travail social ou politique, intellectuel, créateur. Contrairement à ce que conseillent les moralistes, il faut souhaiter conserver dans le grand âge des passions assez fortes pour qu'elles nous évitent de faire un retour sur nous. »¹ Émanciper la femme, c'est lui permettre de devenir adulte ; pour émanciper le vieillard, il faut prolonger l'adulte afin que la vieillesse soit « passée sous silence »². « C'est une grande chance pour un homme âgé, écrit Beauvoir, de pouvoir demeurer jusqu'à sa mort engagé dans ses entreprises. »³ D'où l'on revient à l'idéal politique d'une société qui puisse offrir à chacun « une vie d'homme assez engagée, assez justifiée » pour que sa vieillesse ne soit pas un désert.

Pierre-Henri TAVOILLOT,
L'Idéal de la vieillesse moderne,
in Dossier sur Simone de Beauvoir.
© Le Magazine Littéraire n° 471, 2008.

¹ *La Vieillesse* de Simone de Beauvoir, Éditions Gallimard, 1970.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

K

KALÉIDOSCOPE

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
– Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
– Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Arthur RIMBAUD,
Ma Bohème,
in *Œuvres poétiques* (vers 1873).

L

LIMPIDE

Soit A un ensemble muni d'une loi. Si l'on considère une partie P que l'on suppose non vide, la condition $AP \subset P$ signifie que l'on ne sort pas de P en composant à gauche par n'importe quoi, c'est-à-dire que P est stable par toute translation à gauche.

*Une partie non vide stable par toutes les translations à gauche est dite **idéal** à gauche.*

On définit de même idéal à droite. Un idéal *bilatère* est à la fois idéal à droite et à gauche ; on dit parfois idéal tout court en omettant « bilatère ». Un idéal à droite ou à gauche est unilatère.

Il est clair que ces trois notions coïncident si la loi est commutative. L'ensemble lui-même est un idéal ; tout autre idéal est dit *propre*. Remarquons enfin que si B est une partie stable d'un ensemble A muni d'une loi, toute partie de B stable pour la loi trace est stable pour la loi de A , mais un idéal de B muni de sa loi trace n'est pas nécessairement un idéal de A ; la notion d'idéal n'est pas « intrinsèque » car elle dépend de l'ensemble dans lequel on le place.

Claude MUTAFIAN,
Le Défi algébrique, tome 1,
© Éditions Vuibert, 1975.

M

MALGRÉ TOUT

La chute du communisme semble souvent entraîner avec elle, dans un discrédit généralisé, non seulement le socialisme réel, mais aussi les idées de démocratie et de progrès, l'utopie d'une rédemption sociale et civile ; l'échec de la prétention à mettre fin une fois pour toutes au mal et à l'injustice de l'Histoire englobe parfois aussi toute idée de solidarité. Mais la fin du mythe de la Révolution et du Grand Soir devrait au contraire donner plus de force concrète aux idéaux de justice que ce mythe avait exprimés avec puissance, mais pervertis en les absolutisant et en les instrumentalisant ; elle devrait permettre de les poursuivre avec plus de patience et de ténacité et donc plus de probabilités de les réaliser, dans cette mesure relative, imparfaite et perfectible qui est la mesure de l'homme.

Claudio MAGRIS,
Utopie et désenchantement,
traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau,
© Éditions Gallimard, 2001.

N

NOSTALGIE

C'est dans *Pour introduire le narcissisme* (*Zur Einführung des Narzissmus*, 1914), qu'apparaît le terme « idéal du moi » pour désigner une formation intrapsychique relativement autonome qui sert au moi de référence pour apprécier ses réalisations effectives. Son origine est principalement narcissique : « Ce qu'il [l'homme] projette devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance ; en ce temps-là il était à lui-même son propre idéal ». Cet état de narcissisme, que Freud compare à un véritable délire des grandeurs, est abandonné du fait, notamment, de la critique exercée par les parents à l'égard de l'enfant. On notera que celle-ci, intériorisée sous la forme d'une instance psychique particulière, instance de censure et d'auto-observation, est, dans l'ensemble du texte, distinguée de l'idéal du moi : elle « ... observe sans cesse le moi actuel et le mesure à l'idéal ».

Jean LAPLANCHE et Jean-Bertrand PONTALIS,
Vocabulaire de la psychanalyse,
© Éditions PUF, 1967.

O

ORIENTATION

Si l'on fait abstraction de l'idéal ascétique, on constatera que l'homme, l'*animal*-homme, n'a eu jusqu'à présent aucun sens. Son existence sur la terre était sans but ; « pourquoi l'homme existe-t-il ? » – c'était là une question sans réponse ; la *volonté* de l'homme et de la terre manquait ; derrière chaque puissante destinée humaine retentissait plus puissamment encore le refrain désolé : « En vain ! » Et voilà le sens de tout idéal ascétique : il voulait dire que quelque chose *manquait*, qu'une immense *lacune* environnait l'homme, – il ne savait pas se justifier soi-même, s'interpréter, s'affirmer, il *souffrait* devant le problème du sens de la vie. Il souffrait d'ailleurs de bien des manières, il était avant tout un animal *maladif* : mais son problème n'était pas la souffrance en elle-même, c'était qu'il n'avait pas de réponse à cette question angoissée : « *Pourquoi souffrir ?* » L'homme, le plus vaillant, le plus apte à la souffrance de tous les animaux, ne rejette pas la souffrance en soi : il la cherche même, pourvu qu'on lui montre la raison d'être, le pourquoi de cette souffrance. Le non-sens de la douleur, et *non* la douleur elle-même est la malédiction qui a jusqu'à présent pesé sur l'humanité, – *or, l'idéal ascétique lui donnait un sens !* C'était jusqu'à présent le seul sens qu'on lui eût donné ; n'importe quel sens vaut mieux que pas de sens du tout ; l'idéal ascétique n'était à tous les points de vue que le « *faute de mieux* » *par excellence*, l'unique pis-aller qu'il y eût.

Friedrich NIETZSCHE,
La Généalogie de la morale (1887),
traduit par Jean Gratiën et Isabelle Hildenbrand,
© Éditions Gallimard, 1987.

P

PLUME

Il faut donc écrire pour son époque, comme ont fait les grands écrivains. Mais cela ne signifie pas qu'il faille s'enfermer en elle. Écrire pour l'époque, ce n'est pas la refléter passivement, c'est vouloir la maintenir ou la changer, donc la dépasser vers l'avenir, et c'est cet effort pour la changer qui nous installe le plus profondément en elle, car elle ne se réduit jamais à l'ensemble mort des outils et des coutumes, elle est en mouvement, elle se dépasse elle-même, perpétuellement, en elle coïncident rigoureusement le présent concret et l'avenir vivant de tous les hommes qui la composent. Si, entre autres traits, la physique newtonienne et la théorie du bon sauvage concourent à dessiner la physionomie de la première moitié du XVIII^e siècle, il ne faut pas oublier que l'une était un effort continu pour arracher au brouillard des lambeaux de vérités, pour se rapprocher, par-delà l'état contemporain des connaissances, d'une science idéale où les phénomènes pourraient se déduire mathématiquement du principe de gravitation, et que l'autre impliquait une tentative pour restituer, par-delà les vices de la civilisation, l'état de nature. L'une et l'autre esquisaient un futur ; et s'il est vrai que ce futur n'est jamais devenu un présent, qu'on a renoncé à l'âge d'or et à faire de la science un enchaînement rigoureux de raisons, du moins reste-t-il que ces espoirs vivants et profonds dessinaient un avenir au-delà des soucis quotidiens et qu'il faut, pour déchiffrer le sens de ce quotidien, revenir à lui à *partir* de cet avenir.

Jean-Paul SARTRE,
Écrire pour son époque,
in *Œuvres*, non publié en volume,
référéncé dans Michel CONTAT et Michel RYBALKKA, *Les Écrits de Sartre*,
© Éditions Gallimard, 1970.

Q

QU'ON SE LE DISE

Le R700 de Samsung dispose de caractéristiques qui s'approchent de l'idéal pour un prix raisonnable. L'appareil se distingue par son écran panoramique de 42,5 cm (17 pouces) de diagonale. Le poids de 3,18 kg rompt, grâce à sa coque en alliage de magnésium, avec celui des modèles similaires qui dépassent parfois les 4 kg. Et le R700 est équipé d'une prise HDMI permettant de le transformer en lecteur de vidéo haute définition. Enfin, il n'y a rien à redire en matière de composants : un processeur puissant (Intel Core 2 Duo T5450 à 1,66 GHz), une mémoire vive de 2 Go, une bonne carte graphique, un graveur de DVD double couche, des connexions sans fil Wi-Fi et Bluetooth, un lecteur de cartes mémoire multiformats, une webcam intégrée et un clavier antibactérien. Seule ombre au tableau, le disque dur qui, avec 200 Go, n'est guère supérieur à la concurrence. Mais les disques durs externes, de plus en plus abordables, peuvent corriger cette petite faiblesse. R700 de Samsung, 900 €. www.samsung.fr

in Agenda du *Monde* 2 n°207,
samedi 2 février 2008.

R

RISQUE (ET PÉRIL)

Les œuvres d'art sont toujours le résultat d'un danger couru, d'une expérience conduite jusqu'au bout, jusqu'où personne ne peut aller plus loin. Plus on va loin, plus le vécu devient singulier, personnel, unique, et l'œuvre d'art est enfin l'expression nécessaire, irrépressible, aussi définitive que possible, de cette singularité... Et si l'œuvre d'art constitue une aide considérable pour celui qui la crée, c'est précisément qu'elle est l'essence de sa vie ; le grain du rosaire où c'est sa vie même qui prie, la preuve sans cesse renouvelée de son unité et de sa véracité, preuve qui ne s'adresse qu'à lui-même et ne se manifeste à l'extérieur qu'anonymement, comme nécessité, comme réalité, comme être.

Nous sommes donc sûrement appelés à nous sonder, à nous éprouver par rapport à une exigence extrême, mais, probablement aussi, tenus de ne pas l'exprimer, la partager, la communiquer *avant* d'entrer dans notre travail : car c'est en tant qu'elle est unique, incompréhensible en fait et en droit à autrui, comme une sorte de folie personnelle, que cette exigence doit entrer dans l'œuvre pour y trouver sa validité et manifester la loi, tel un dessin naturel que la transparence de l'art seule révèle.

Rainer Maria RILKE,
Lettres sur Cézanne,

© Éditions du Seuil, 1991, pour la traduction française.

S

SUBSTITUTION

Malgré tout, maintenir l'horizon d'un autre monde possible ; à toute force, perpétuer l'espoir d'un « au-delà » pour notre temps : dans le sillage de Mai 68, chacun à sa manière, nombre d'anciens maoïstes ont tenté de relever ce défi. Aller à leur rencontre, ce n'est pas seulement brosser le portrait d'une génération au miroir de ses illusions passées. C'est aussi reconnaître, à même le présent, une ferveur et une virulence inentamées. Une soif d'absolu, surtout, qui en dit long sur notre époque, alors que la question religieuse y est redevenue centrale : « *Quand la politique est à la baisse, la théologie est à la hausse. Quand le profane recule, le sacré prend sa revanche. Quand l'histoire piétine, L'Éternité s'envole* », déplorait récemment le philosophe trotskiste Daniel Bensaïd dans un pamphlet intitulé *Un nouveau théologien*, B.-H. Lévy (Ed. Lignes).

De ce grand mouvement de bascule, les desperados du maoïsme français sont de parfaits témoins. Mieux : ils sont, cette fois encore, à l'avant-garde.

Jean BIRNBAUM,
Quand un absolu chasse l'autre,
in *Le Monde*,
29 avril 2008.

T

TOUR DE MAIN

***Idéal et Matière.* – Tu as un noble idéal en vue : mais es-tu fait toi-même d'une assez noble pierre pour pouvoir en tirer la statue de ton dieu ? Et sinon, rien de ton travail aboutira-t-il à autre chose qu'à une sculpture barbare ? au blasphème de ton idéal ?**

Friedrich NIETZSCHE,
Le Gai savoir,
traduit par Alexandre Vialatte,
© Éditions Gallimard, 1950.

U

ULTIME

Moi, je construirai une route, dit-il. Où, je n'en sais rien, mais je la construirai. Une route comme jamais personne n'en a imaginé. Une route qui finit là où elle commence. Je la construirai au milieu de nulle part, pas une baraque, pas une palissade, rien. Ce ne sera pas une route pour les gens, ce sera une *piste*, faite pour courir. Elle ne mènera nulle part, parce qu'elle mènera à elle-même, et elle sera hors du monde, loin de toute imperfection. Elle sera toutes les routes de la terre en une seule, et elle sera là où rêvent d'arriver tous ceux qui sont un jour partis. Je la dessinerai moi-même et, vous savez quoi ? je la ferai suffisamment longue pour pouvoir y mettre toute ma vie bout à bout, courbe après courbe, tout ce que mes yeux ont vu et qu'ils n'ont pas oublié. Rien ne sera perdu, ni la courbe d'un coucher de soleil, ni le pli d'un sourire. Rien de tout cela n'aura été vécu en vain, parce que cela deviendra un pays spécial, un dessin pour toujours, une piste parfaite. Je veux vous dire : quand j'aurai fini de la construire, je monterai dans une automobile, je démarrerai, et tout seul je commencerai à tourner, de plus en plus vite. Je continuerai sans m'arrêter jusqu'à ne plus sentir mes bras et j'aurai la certitude d'avoir parcouru un anneau parfait. Alors je m'arrêterai à l'endroit exact d'où je suis parti. Je descendrai de l'automobile et, sans me retourner, je partirai.

Alessandro BARICCO,
Cette Histoire-là,
traduit par Françoise Brun,
© Éditions Gallimard, 2007.

V

VOLONTARIAT

*Mourir pour des idées, l'idée est excellente
Moi j'ai failli mourir de ne l'avoir pas eue
Car tous ceux qui l'avaient, multitude accablante
En hurlant à la mort me sont tombés dessus
Ils ont su me convaincre et ma muse insolente
Abjurant ses erreurs, se rallie à leur foi
Avec un soupçon de réserve toutefois
Mourrons pour des idées, d'accord, mais de mort lente,
D'accord, mais de mort lente*

Georges BRASSENS,
Mourir pour des idées.
Paroles et musique, 1972,
© Éditions Musicales 57.

W

WWW.DEMOCRATIE.FR

L'idéal laïque est ainsi explicité comme union des hommes sur la base de leur liberté de conscience, de leur égalité en droits, et de la fraternité que permet une loi commune exclusivement consacrée à la visée de l'intérêt général. On découvre alors que la neutralité de l'État laïque a pour sens d'en faire le cadre de réalisation de telles valeurs, la condition de sa possibilité. Elle ne signifie donc pas relativisme et indifférence, mais volonté politique de promouvoir les valeurs et les principes dont dépend la bonne entente que fondent la liberté et l'égalité. L'universalité de droit d'un tel idéal contraste avec la réalité de fait des sociétés humaines, longtemps soumises à des régimes de persécution religieuse ou de discrimination.

Henri PENA-RUIZ,
Histoire de la laïcité,
© Éditions Gallimard, 2005.

X

XÉNOPHILIE

Niché dans une boucle de l'Oise, le Familistère de Guise est composé de trois bâtiments en brique rouge dont le pavillon central avec ses deux ailes ressemble à un palais du Quattrocento. Occupant 6 hectares, l'ensemble est classé monument historique.

Ce Palais social fut au XIX^e siècle un lieu d'habitation et de vie sans équivalent. Il a été construit à partir de 1859 par l'industriel Jean-Baptiste André Godin (1817-1888), un fabricant de poêles, qui avait jusqu'à 2 000 ouvriers – il en reste 200. Godin est un patron inspiré par le socialisme utopique de Charles Fourier et les théories de Saint-Simon. Il considère que la condition première du progrès est l'élévation du niveau intellectuel et moral des classes les plus pauvres.

D'où le Familistère, où furent logés les ouvriers et leurs familles, alors que l'usine est tout près. Godin offre à ses ouvriers un confort inédit pour l'époque (eau courante, bornes-fontaines et toilettes à chaque étage) et des équipements sociaux et culturels : bibliothèque, théâtre, école, pouponnière – et même une piscine. Le lieu fait cohabiter sans hiérarchie sociale les familles des ouvriers, des cadres et des dirigeants. À l'intérieur des cours couvertes, des galeries courent à chaque étage autour desquelles s'ouvrent les portes de 500 appartements. Jusqu'à 1 800 personnes y habitent.

Agnès CHAPSAL,
Un temple de l'utopie sociale renaît à Guise,
in *Le Monde*,
29 avril 2008.

Y

Y-A-PLUS-QU'À

Mon ambition d'écrivain serait de parcourir toute la littérature de mon temps sans jamais avoir le sentiment de revenir sur mes pas ou de remarquer dans mes propres traces, et d'écrire tout ce qui est possible à un homme d'aujourd'hui d'écrire : des livres gros et des livres courts, des romans et des poèmes, des drames, des livrets d'opéra, des romans policiers, des romans d'aventures, des romans de science-fiction, des feuilletons, des livres pour enfants...

Je n'ai jamais été à l'aise pour parler d'une manière abstraite, théorique, de mon travail ; même si ce que je produis semble venir d'un programme depuis longtemps élaboré, d'un projet de longue date, je crois plutôt trouver – et prouver – mon mouvement en marchant : de la succession de mes livres naît pour moi le sentiment, parfois réconfortant, parfois inconfortable (parce que toujours suspendu à un « livre à venir », à un inachevé désignant l'indicible vers quoi tend désespérément le désir d'écrire), qu'ils parcourent un chemin, balisent un espace, jalonnent un itinéraire tâtonnant, décrivent point par point les étapes d'une recherche dont je ne saurais dire le « pourquoi » mais seulement le « comment » : je sens confusément que les livres que j'ai écrits s'inscrivent, prennent leur sens dans une image globale que je me fais de la littérature, mais il me semble que je ne pourrais jamais saisir précisément cette image, qu'elle est pour moi un au-delà de l'écriture, un « pourquoi j'écris » auquel je ne peux répondre qu'en écrivant, différant sans cesse l'instant même où, cessant d'écrire, cette image deviendrait visible, comme un puzzle inexorablement inachevé.

Georges PEREC,
in *Notes sur ce que je cherche*,
introduction à *Penser/Classer*,
Collection Librairie du XXI^e siècle,
© Éditions du Seuil, 2003.

Z

ZINGARO

Quant au valeureux don Quichotte, devenu redresseur de torts, il retourna dans son village très satisfait de lui-même et ravi de ce qui venait d'arriver. Il lui semblait que cette aventure marquait de la façon la plus noble et la plus heureuse ses débuts dans la chevalerie errante ; et il murmurait à part lui : – Tu peux te dire heureuse entre toutes les femmes qui vivent aujourd'hui sur la terre, ô Dulcinée du Toboso, la plus belle entre les belles, toi qui as pour esclave de ta volonté et de ton bon plaisir un chevalier aussi vaillant et illustre que don Quichotte de la Manche. Il n'est chevalier que depuis hier, comme tout le monde sait, et aujourd'hui il a déjà réparé la pire offense et redressé le tort le plus grave qu'ait jamais commis la cruauté ou l'injustice : il a arraché le fouet des mains d'un impitoyable ennemi qui battait sans motif un enfant.

En parlant, il était arrivé à un endroit où le chemin se divisait en quatre. Il lui revint alors en mémoire que les chevaliers errants s'arrêtaient aux carrefours, en se demandant quelle route ils allaient prendre ; et, afin de les imiter, il resta là un moment. Puis, après avoir bien réfléchi, il lâcha les rênes et laissa à son cheval le soin de décider à sa place ; Rossinante, suivant sa première idée, prit le chemin de l'écurie.

Miguel DE CERVANTES,
L'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche (1605),
traduit par Aline Schulman,
© Éditions du Seuil, 1997 ; Collection Points, 2007.

Cahier réalisé par le Théâtre de la Commune
Textes recueillis par Laurent Caillon
Septembre 2008

Conception et réalisation Laurent Caillon et Bob Moulin
Avec le précieux concours de Monique Renaud et Delphine Menjaud
Illustration Marc Daniau

Achévé d'imprimer en septembre 2008 par l'imprimerie La Compo-photo
Dépôt légal septembre 2008
N°de licences 931142-43-44

7 €